



Un vélo couché à la découverte du monde

Textes et photos de Matthieu Monceaux

« J'avais 25 ans à l'époque et je voulais découvrir le monde : j'ai été servi ! »



Parti en 2002, Matthieu Monceaux a cheminé deux années autour du monde, avec pour seul compagnon de route son vélo couché qu'il nomme Éole. À travers les Amériques, les Galápagos, la Nouvelle-Zélande, l'Asie et le Moyen Orient, il découvre toute la richesse de la vie de pédaleur errant. De nombreuses rencontres authentiques, joies et peines, péripéties et aventures, des paysages magnifiques... Un périple riche et intense qui change la vie : à son retour en 2004, Matthieu se sent différent, sur plusieurs aspects de sa personnalité, mais également sur ses opinions et sa vision du monde, notamment de nos sociétés de consommation où seule la croissance économique semble compter. Voici quelques impressions de cette longue balade cyclosophique...

Nous (mon vélo couché nommé Éole et moi-même) sommes partis en juin 2002 pour un tour du monde qui s'est poursuivi jusqu'en octobre 2004. Nous avons effectué 44 000 km à la force de MES mollets (j'insiste sur le MES, car Éole n'a strictement rien fait...), en parcourant les Amériques et une partie de l'Asie. J'avais 25 ans à l'époque et je voulais découvrir le monde : j'ai été servi !

Le voyage a débuté à Washington DC, le long de routes ennuyeuses : soleil de plomb, relations humaines glaciales... bref, un pays « très civilisé ». Au Québec trois chaleureuses invitations ravivent un peu mon cœur. Mais l'aventure reste fade, peu de découvertes, peu de contacts avec les autochtones. Les routes sont pavées de véhicules bruyants, aux passagers enfermés qui ne s'intéressent guère à nous ; ils ont bien d'autres chats à fouetter... Ce n'est qu'au Mexique que le voyage commence vraiment à prendre du sens et à s'enrichir. Les rencontres se succèdent soudainement à grande vitesse. La vie de pédaleur errant devient alors d'une richesse incommensurable. Les joies, les peines et surtout les découvertes s'enchaînent en formant dans mon cœur un vif mélange de sentiments dont je m'abreuve inlassablement, presque sans retenue. Une vie intense dont j'aurai du mal à me passer par la suite.



Les pays se succèdent, Guatemala, Salvador, quant un accident vient subitement (et c'est toujours subi...) stopper notre route. Dans un virage, un camion nous embarque vers une destination dangereusement inconnue : la mort. Grâce à un sifflet autour du cou, je sauve ma vie, ou tout au moins ma jambe, déjà bien abîmée. Éole est complètement broyé ; un rapatriement en France s'impose. Un mois plus tard, nous repartons déjà, du même point, comme pour faire un pied de nez au destin qui croyait pouvoir nous arrêter.

Les pays se succèdent de nouveau : Salvador, Honduras, Nicaragua, Costa Rica (« Costa d'ricains » !). Nous arrivons au Panama où la route s'interrompt brutalement. Ne





voulant pas prendre l'avion pour rallier l'Équateur (pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?), je décide de chercher un voilier qui pourrait m'emmener jusqu'aux îles des Galápagos. Je vais attendre 2 mois le long du canal du Panama (en y travaillant un peu) jusqu'au jour où je rencontre Émile, un « jeune » breton de 60 ans parti autour du monde sur un catamaran fait maison. En échange d'un peu d'aide informatique, il accepte de m'embarquer. Après 1 mois passé sur les fameuses îles où Charles Darwin avait élaboré sa théorie sur l'évolution des espèces, je trouve un vieux cargo pour rejoindre le continent sud américain :

« C'est un dur bateau. Les membres de l'équipage sont affreux et font peur. Ils sont horriblement maltraités. Le patron coupe le pouce de l'un d'eux pour bourrer sa pipe. » Blaise Cendrars (1887-1961), L'or.

« Le Virgen de Monserrate », c'est un dur cargo de plus de 50 ans, vert pâle, en triste état, qui nous emmènera jusqu'à Guayaquil, en Équateur. Oui, les membres de l'équipage sont affreux et font peur – et vous, vous êtes-vous regardés ? Après négociations, le prix descend à 70 €, repas compris. Comparé aux 250 € de l'avion, c'est très intéressant. L'inconvénient, c'est le manque de cabine : première nuit sur le pont, à la proue, dans le froid, « à glagla ». Nuits suivantes dans le bruit de la salle télé, boules Quiès bien enfoncées. Les repas seront



variés : ris le matin (6h), ris à midi (12h), et ris le soir (18h) : qu'est-ce qu'on se marre ! « Du riz, du riz, toujours du riz. C'est pas de la nourriture pour des Européens ! » (Hugues au frais) Demain sera mieux ? Pas de salade aux affreux. Le riz sera, il est vrai, parfois accompagné d'une soupe en entrée, ou de poisson fraîchement pêché, dont une énorme raie. Dans ce vieux rafiot (un grand bateau fait naufrage tous les 3 jours dans le monde), comme cargaison : principalement 3 vieilles voitures et de nombreuses bouteilles vidées. Le chargement fut spectaculaire : un peu à la mer et beaucoup de bris de verre. À 10 nœuds de moyenne, nous arrivons à Guayaquil après 3 jours de mer. Je débarque mes affaires en jouant à l'équilibriste sur une planche vacillante large de 40 centimètres et longue d'au moins 8 mètres. Éole n'apprécie guère, car en dessous se trouve la mer. Après 3 mois de relative inactivité physique, nous sommes enfin prêts à rouler. Dès les premiers mouvements de mon véhicule extraordinaire, tout le monde se met à rire. Adieu les loups de mer ! La grande aventure *cyclosophique* reprend enfin ma vie en



Éole et Matthieu sont également passés au célèbre Salar d'Uyuni, en Bolivie

main. Ce mode de vie où les paysages changent chaque minute et où l'on ne sait jamais ce qui va arriver dans la minute qui suit, me manquait au plus haut point. Éole et moi avons maintenant comme point de mire les Andes, ces montagnes encore mythiques dans notre esprit. Mais elles n'arrivent pas à point nommé. En effet, après ces 3 mois d'inactivité, mes capacités physiques ont décliné et il va falloir grimper...

Monter, monter, toujours monter. C'est fatigant de monter ! Il va pleuvoir toute la journée, le paysage deviendra laid. Qu'est-ce que je suis venu faire ici, sous cette pluie et ce ciel gris ? La piste grimpe fortement, inexorablement. Plus aucune gaieté dans mes pensées. Éole ne se plaint pas, il a le moral d'acier. Durant cette journée, nous allons passer de 3000 à 3800 mètres d'altitude. Fatigué, je m'arrête souvent ; au point qu'en fin de soirée, nous n'aurons fait que 14 km ! La nuit arrive à pas feutrés. Tandis que je fais le plein d'eau à une chute d'eau surplombant la chaussée – si heureux d'en trouver d'une telle qualité –, je croise des

Le vélo couché

Le vélo couché est un vélo à pédalage horizontal, invention qui date des années 1930 avec notamment Charles Mochet et son fameux « vélo-car ». En raison du trop grand avantage que ces nouveaux vélos offraient, l'Union Cycliste Internationale exclut ces machines révolutionnaires des compétitions officielles en 1934, ce qui priva les vélos couchés de toute la publicité liée à la compétition et eut pour effet de les reléguer dans la marginalité pendant plus de 40 ans. Aujourd'hui, grâce à quelques hurluberlus ou « originaux », ces vélos refont peu à peu surface.

Avantages par rapport au « vélo debout »

Le confort : comme dans un lit !

- Seules les jambes travaillent, on est donc beaucoup moins fatigué à la fin d'une longue journée.
- le haut du corps reste décontracté, facilitant la respiration.
- finies les tensions dans le dos, les épaules, les bras, les mains, etc. Finis les problèmes de mal aux mains, mal au dos, mal au derrière, le cuissard n'est plus indispensable et, contrairement au vélo debout, les chaussures seront toujours propres (même par temps de pluie).
- pas de tête dans le guidon les yeux rivés sur le guidon, mais une superbe vue du ciel et du paysage.

L'efficacité : plus rapide !

- l'appui fixe que fournit le dossier du siège permet de gagner en puissance, les démarrages sont d'ailleurs plus rapides qu'à vélo debout (avec une bonne gestion des dérailleurs).
- un meilleur aérodynamisme, on pénètre mieux l'air et on est moins gêné par le vent de face. Ce point est déterminant : un cycliste roulant à 30 km/h sur un vélo conventionnel dépense 80 % de son énergie à déplacer de l'air. Là où à vélo debout avec un vent de face on n'avancait pas, à vélo-couché on roule à plus de 20 km/h et l'on sent à peine le vent (impression variable en fonction du modèle). Par rapport au vélo debout, chargé de 50 kg de bagages, je faisais entre 10 et 25% de kilomètres en plus par jour.

La sécurité

- le centre de gravité étant abaissé, le véhicule tient mieux la route et freine beaucoup mieux. Dans les descentes, on dépasse vite les 70 km/h (mon record est de 90 km/h).
- en cas de choc frontal, on n'est pas éjecté vers l'avant comme avec un vélo debout ; la tête est beaucoup mieux protégée car elle est la plus éloignée de l'obstacle : exactement le contraire du vélo debout. En outre, lorsqu'on tombe, c'est de côté, de plus bas et déjà prêt à rouler pour amortir le choc. Avec de grosses sacoques latérales, on est encore mieux protégé.

Le vélo couché, vous l'aurez compris, dépasse de loin les capacités d'un vélo debout et détient d'ailleurs de très nombreux records de vitesse. Exemple : record de l'heure = 84,215 km détenu par le canadien Sam Whittingham (à vélo debout, en septembre 1996, Chris Boardman avait établi un record de 56,376 km). Record au 200m lancé = 130 km/h (2004).



Roulez
vers l'avenir...
à vélo couché

www.cycleszen.com

Cycles Zen
49 - La Bohalle
02 41 80 48 83

- Le spécialiste du vélo couché
- Des vélos optimisés sur mesure
- Le plus grand choix en France



La route en quittant la ville de □

humaine qui s'efface dans le désert. Nous allons vers le monde du silence. Ici, pas un mot, pas de vent et presque plus de moteurs à explosion.



jeunes qui ramènent leur troupeau. Laisant les moutons continuer seuls, ils attendent que je descende. Première rencontre humaine de la journée. Je leur lance un hola ! (bonjour). Pas de réponse. Au moment où je pars, ils me demandent de l'argent... Mon moral redescend.

Difficile, toujours, de trouver un endroit où bivouaquer en montagne. Ce soir, la tente sera plantée de biais, mais avec beaucoup de précautions, car l'eau ne doit pas rentrer. Nous sommes à 3800 mètres d'altitude, la température descendra jusqu'à 2°C. Le lendemain, troisième journée de montée. Avec une moyenne de 20 kilomètres par jour, faut pas être pressé... 4000 m d'altitude, l'altimètre de ma montre s'arrête : il ne veut plus monter. Éole et moi continuons (seuls) jusqu'à 4200 m. Et là, la route redescend enfin ! Le col est franchi, fini !

La traversée de l'Équateur se termine lentement : à la vitesse d'un vélo de 75 kg tiré par un cycliste de 70 kg dans des côtes inclinées à 10% ! Éole et moi redescendons ensuite les Andes pour longer la côte pacifique du Pérou. Tout devient désertique et plein de déchets. Perchées dans les arbustes, les chèvres se déchaînent sur les feuilles et « le désert avance, c'est la vie qui s'en va, la faute à pas de chance, ou Dieu qui nous foudroie ? » (Michel (le) Berger). Encore un rêve qui s'écroule. La côte

pacifique du Pérou est d'une laideur insoupçonnable. On nous l'avait cachée ! Ici, les seuls oiseaux que nous croisons sont en plastique : des sachets noirs qui volent au gré du vent. Plus nous descendons vers Lima et plus le ciel est gris, à faire pleurer tous les sourires du monde.

La région du Salar d'Uyuni, en Bolivie, sera un moment fort du périple...

12 août 2003, 2 heures du matin, dans mon logement de 600 m² tout bien équipé (à 14 000 €/mois...), je me réveille difficilement. Mille milliards de mille sabords, cette multinationale de l'électricité a encore coupé le courant ! Ils ont éteint mon radiateur ! Fichtre, ils se croient tout permis ! Que dit Météo France : -16°C ! Wouaaaouh, ça gèle ici ! Retour sur Terre, Matthieu. Tu es au nord du Salar d'Uyuni, dans ta tente. Pour la première fois, ton sac de couchage est plein de condensation. Pas la peine de chercher qui a éteint le radiateur, il n'y a pas de radiateur chez toi. Et le seul imbécile, c'est toi. Tu es perdu au milieu d'un paysage désertique où ne survit aucun humain à 50 kilomètres à la ronde. Tu as déjà enfilé absolument tous tes vêtements. La nuit ne fait que commencer. La température va encore baisser. Tu es cuit.

Après un passage à Ushuaia (la ville la plus au sud







du monde), nous remontons jusqu'à Santiago du Chili pour prendre l'avion vers la Nouvelle-Zélande. Puis en mai 2004, nous atterrissons à Pékin (Beijing). En la personne d'Éole, les Chinois trouveront enfin leur dieu. Une foule d'une centaine de personnes nous accueillera dans les petits villages. La traversée du Tibet – interdit... – mettra encore beaucoup de piment dans cette vie de pédaleur errant. Népal, Inde ; arrivé à Delhi, je tombe gravement malade. Mon vélo devenu civière m'aide encore à parcourir 600 km, mais je suis à bout de souffle. Mon corps ne veut plus rien digérer, ni cette alimentation malsaine (c'est la mousson, les microbes pullulent partout), ni cette foule qui m'opprime. La traversée du Pakistan se fera donc en train, et celle de l'Iran en bus. Arrivé en Turquie, dans un grand hôpital de la capitale, on étudie mon état de santé. Verdict : on ne sait pas trop ce que vous avez, mais vous êtes très fatigué ! Une semaine plus tard, je suis rapatrié en France. Non, ce n'est pas un retour en fanfare, la gloire, les décorations, la célébrité, les rues pleines de confettis, les cris de félicitation... C'est un retour extrêmement discret, presque en cachette, comme si je n'avais – au fond – fait qu'un petit voyage de quelques semaines. Il est maintenant temps de prendre du recul et voir ce que m'a apporté ce grand voyage...

On ne rentre pas indemne d'une telle aventure

Comme on dit : « les voyages forment la jeunesse ». Et il est vrai que ce voyage m'a formé, enrichi, endurci. J'en sors avec une grande connaissance géographique et humaine, l'apprentissage facile de l'espagnol, une adaptabilité accrue à des milieux différents (autant sociaux qu'environnementaux), une plus grande assurance, une plus grande force psychique ainsi que physique (surtout les jambes...), une plus grande ouverture d'esprit (enfin, je crois).

Pendant un tel voyage, comme on se fait souvent inviter, on apprend aussi l'hospitalité envers un étranger. En Europe, en matière d'accueil, nous sommes d'ailleurs des sauvages. On nous apprend à dire bonjour, à faire la queue, à se brosser les dents, à ne pas cracher, mais jamais à accueillir le nouveau venu qui passerait par là. Bien au contraire, on nous dirait plutôt de bien fermer la porte et de se barricader. L'homme moderne troque peu à peu sa liberté, son humanité et son hospitalité envers



l'étranger contre plus de confort matériel qui l'enferme dans un monde virtuel, rempli d'innombrables petits problèmes. Mais ces mille petits problèmes – qui dilapident son temps libre – lui permettent peut-être aussi d'oublier les vraies questions de la vie, comme le « pourquoi sommes-nous ici ? »...

Société de consommation, société de consolation

Alors que je poursuivais les beaux jours de climat en climat, dans cet effort quotidien, je me libérais des chaînes de la société. Je brisais peu à peu les fils de la « bonne pensée ». Si l'on pense, comme Freud, que la religion apporte à l'homme une consolation face à l'épreuve et à la dureté de la vie, il en va de même pour la société matérialiste ou « de consommation ». Les gens travaillent dur et se consolent ensuite en dépensant leur argent dans des objets censés compenser leurs peines. Mais ce mode de vie, gourmand en énergie, nous rend-il vraiment heureux ? D'après moi, loin de là. Épicure le disait déjà 300 ans avant la naissance de Jésus Christ : « Celui qui ne sait se contenter de peu ne sera jamais content de rien. » Et durant ce voyage, j'ai pu mille fois m'en rendre compte. Cette société de consommation à outrance dans laquelle nous vivons ne nous rend pas heureux. Le confort qu'elle nous apporte est un ennemi invisible et pernicieux.

« Le monde contient bien assez pour les besoins de chacun, mais pas assez pour la cupidité de tous »
Gandhi (1869-1948).

La vague libérale continue ses ravages. Elle semble vouloir supprimer toutes les règles que la civilisation a mis tant d'années à bâtir. Les hauts fonctionnaires du FMI, de la Banque Mondiale ou de l'OMC – et même encore certains politiques – ne cessent de répéter qu'il faut libérer les marchés et les frontières. Pourquoi ? Pour laisser la porte ouverte à leurs amis P.D.G. et leur permettre d'augmenter toujours et encore leurs profits ? Au passage, les ressources de la planète sont de plus en plus pillées. À ce rythme là, combien de temps l'homme pourra-t-il encore tenir ?

Mais les populations ont l'air d'accord, et elles grossissent... En 1750, la population du monde était de 694 millions d'habitants ; en 1900 : 1,55 milliards ; aujourd'hui : 6 milliards ! Demain, 10 milliards, 20 milliards ? Comment la Terre pourra-t-elle supporter un tel pillage ? Comme le médecin recommande à ses patients trop gros de moins manger pour éviter les ennuis de santé, il est urgent





d'alléger nos styles de vie gourmands en ressources pour éviter l'infarctus écologique.

L'idée de décroissance

La notion de décroissance part d'un constat très simple : il ne peut pas y avoir de croissance infinie sur une planète finie. Autrement dit, le discours que tiennent nos dirigeants en cherchant à augmenter la consommation des ménages n'a pas de sens sur une planète dont les ressources s'épuisent et n'ont plus le temps de se régénérer. On pense bien sûr aux réserves de pétrole et de gaz qui seront taries dans quelques dizaines d'années, mais cela est vrai pour tout : l'uranium des centrales nucléaires (à peine trente ans de réserve, dit-on), l'eau potable, etc., etc.

Pour survivre, la société actuelle doit passer à un mode de fonctionnement « sobre ». Ne serait-il pas temps de réfléchir ? De se dire que nous pouvons freiner cette course à la consommation, cette course à la croissance qui mène l'humanité vers la catastrophe ?

Ne pouvons-nous pas vivre aussi bien avec moins ? Moins dépenser pour moins travailler, mais profiter davantage du temps qui passe, s'instruire, discuter, se promener (à vélo !), etc.

Aujourd'hui, personne ne peut plus dire qu'il ne sait pas. La prise de conscience est amorcée, mais l'action manque. À cause de fortes pressions de la part des industriels, les gouvernements tardent à agir. N'attendons pas que ces derniers prennent des mesures qui puissent changer radicalement la marche funèbre du monde. L'histoire nous enseigne qu'ils ne bougeront pas. C'est à nous tous d'agir.

Il est temps que chaque consommateur considère chaque objet qu'il achète non plus comme une chose tombée du ciel, mais comme quelque chose qui a coûté très cher à la Nature. Il en va de même pour l'utilisation de toutes les énergies. Pensons-y lorsque que nous montons en voiture, allons au supermarché, etc. La plupart des actes de nos vies sont à reconsidérer.



Le livre « Un vélo couché à la découverte du monde » de Matthieu Monceaux (éditions Nord-Avril, 336 pages + 16 pages de photos) est disponible auprès de lui : chèque de 22 € (port compris) à envoyer à Matthieu Monceaux, 3 rue de l'Aubrac, 12000 RODEZ
Pour plus d'infos : <http://tourdumondeenbent.free.fr>